

La simplicité comme art de vivre sa foi

Introduction

Le point de départ de la réflexion que je vous propose ce matin provient d'une étude sur la spiritualité des moines. Leur manière radicale et marginale de vivre l'Évangile m'a interpellé et m'a amené à m'intéresser aux principes qui ont généré cette forme de vie chrétienne.

Une caractéristique fondamentale de la spiritualité des moines est l'exercice du renoncement, du détachement, du dépouillement. En quelque sorte, on peut dire qu'ils sont devenus des spécialistes dans ce domaine. C'est pourquoi ils m'ont fait entrevoir, mieux que d'autres, les avantages que la simplicité pouvait procurer à une vie chrétienne. Ceci autant pour enrichir notre communion avec Dieu que pour répondre aux défis du monde d'aujourd'hui. La simplicité m'est apparue alors comme un véritable art de vivre sa foi. Un art qui n'est pas à bien plaire, mais auquel tout chrétien est invité à s'exercer. Car la simplicité est une aide précieuse autant qu'indispensable pour vivre le double commandement du Seigneur :

- D'une part « *Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée, et de toute ta force* » ;
- Et d'autre part « *tu aimeras ton prochain comme toi-même* » (Mc 12:30-31).

1) Définition et pertinence de la simplicité

Sur un plan théorique, la simplicité a pour but de faire un maximum de place à Dieu dans sa vie. Pour arriver à cela, vivre simplement consiste à mettre des limites aux revendications de notre nature toute humaine. Autrement dit, la simplicité est un moyen de contenir les débordements, les excès, les passions. Elle permet de dompter la partie fauve de nous-mêmes, entre autres notre égoïsme et notre orgueil. C'est ce que l'apôtre Paul appelle dans son épître aux Colossiens le « *dépouillement du vieil homme* » (Col 3:9) ; ou encore dans son épître aux Galates la « *crucifixion de la chair avec ses passions et ses désirs* » (Gal 5:24). Vivre dans la simplicité, c'est donc marcher dans la voie du renoncement à soi-même, attitude que le Seigneur nous demande d'adopter si nous voulons le suivre (Mt 16:24).

Plus concrètement, vivre dans la simplicité, c'est s'imposer des restrictions. C'est pourquoi les deux composantes de la simplicité sont

- d'une part **le renoncement** et
- d'autre part **le contentement**.

Il est impossible de vivre simplement si on n'apprend pas à renoncer et à se contenter. En clair, il s'agit de *renoncer* aux choses superflues et d'apprendre à *se contenter* de l'important, de l'essentiel. Quand on vit dans la simplicité, on se contente de ce que l'on a, et on renonce à obtenir plus. Dès lors, ce « plus » cesse d'être pour nous une quête, quelque chose que nous recherchons, à laquelle nous lions notre existence.

Pour résumer, vivre simplement implique de ne plus assouvir nos envies servilement, de résister à nos caprices, de mettre un frein à nos appétits, ceux qui vont au-delà du nécessaire. Du coup, vivre dans la simplicité implique aussi de ne plus nous laisser absorber, distraire, envahir par tout ce

qu'on désire nous vendre. Attitude qu'il est particulièrement difficile à adopter dans notre société de consommation où tout nous pousse au contraire

- à ne *pas* renoncer,
- à ne *pas* se satisfaire de ce que l'on a,
- à ne *pas* vivre simplement.

Parce que notre système économique est ainsi fait qu'il doit mettre continuellement la pression sur le consommateur potentiel que nous sommes tous pour nous pousser à l'achat. Quitte pour cela à créer des besoins artificiels. Lorsque le climat des marchés boursiers est morose, nous entendons très souvent dans les médias la formule qui veut que la relance économique – que tous souhaitent évidemment ! – dépende justement du volume de notre consommation.

Bien entendu, s'accorder un plaisir n'est pas mauvais en soi. Le problème est que notre nature humaine est insatiable de plaisir et qu'elle est continuellement insatisfaite. On peut passer toute sa vie à se faire continuellement plaisir, et arriver en fin de compte à se sentir encore frustré.

D'ailleurs, on sait bien que la surconsommation ne remplit pas les besoins de l'homme, au contraire. Il est symptomatique que les villes les plus dotées d'objets de consommation sont celles où le taux de suicide est le plus élevé. Bien que repues, nombre de personnes se sentent néanmoins vides, inutiles, n'ont plus goût à la vie, alors même que leur situation matérielle est enviée par plus de cinq milliards d'individus sur la planète, dont une grande partie manque encore du nécessaire.

En fait, notre tendance à être insatisfaits nous pousse toujours à regarder ce qui nous manque, ce que les autres ont de plus que nous. On remarque déjà ça chez les enfants. Le contentement n'est pas inné, il ne va pas de soi, il nous demande un réel effort. Nous sommes toujours à nos propres yeux trop pauvres et rarement trop riches. C'est d'ailleurs cette inclination naturelle de chacun à vouloir toujours plus et mieux pour lui-même qui engendre les inégalités sociales et menace davantage l'environnement. Mais en plus, cela a aussi des répercussions dans notre vie avec Dieu.

2) Tu aimeras le Seigneur ton Dieu

2.1. La recherche du superflu tend à nous éloigner de Dieu

La recherche effrénée du bien-être et du confort, les merveilles de technologie et de loisirs qui nous titillent, la question de nos prochaines vacances, la perspective de ce qu'on va manger... tout cela alimente constamment nos envies, multiplie nos besoins et accapare nos pensées. Bref, tout cela prend de la place dans notre vie, une place que Dieu n'occupe pas. Parce qu'en se préoccupant de soi, de ses désirs, de ses projets, de ses ambitions, ce n'est plus de Dieu qu'on se préoccupe.

Déjà au 4^e siècle, un certain Basile de Césarée, qui était à la fois moine et évêque, écrivait ceci dans une de ses nombreuses lettres :

Le calme, voilà ce qu'il convient de procurer à l'esprit. Lorsque l'œil, constamment agité, ne cesse de se tourner, tantôt ici et là, tantôt vers le haut ou vers le bas, il ne peut voir avec précision ce qu'il a devant lui. Pour avoir une vue nette d'un objet, il faut fixer sur lui le regard. Il en est de même de l'esprit humain : lorsqu'il est dispersé sur les mille préoccupations du monde, il ne peut contempler attentivement la vérité.¹

¹ BASILE DE CESAREE, « Lettre II », *Lettres*, tome I, texte établi et traduit par Yves COURTONNE, Paris, Les Belles Lettres, 1957, p. 5-7.

2.2. *Le Seigneur nous appelle à nous dépréoccuper*

Il est donc nécessaire de nous **dépréoccuper**, de nous dépréoccuper de ce que les gens recherchent tellement et qui nous attire continuellement. Le Seigneur lui-même nous y invite très largement. Prenons comme exemple ce texte de l'évangile de Matthieu, au chapitre 6, où Jésus nous demande de ne pas nous « inquiéter pour notre vie, de ce que nous mangerons, ni pour notre corps de quoi nous serons vêtus » (25). Il précise que ce sont les païens qui recherchent ces choses. « *Votre Père céleste sait que vous en avez besoin* » (31-32). Quelques versets auparavant, le Christ nous recommandait aussi de ne pas amasser « *des richesses sur la terre où elles sont à la merci de la rouille, des mites qui rongent, ou des cambrioleurs qui percent les murs pour voler. Amassez-vous plutôt des trésors dans le ciel...* ». Et il nous prévient : « *car là où est ton trésor, là sera aussi ton cœur* » (19-20).

Et en fin de compte, toujours dans ce même chapitre de Matthieu, notre Seigneur nous révèle ce qu'il faut rechercher avant tout dans notre vie, de quoi il faut vraiment nous préoccuper cette fois-ci : « *Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu...* » (33)... et le reste suivra.

Bien entendu, en nous demandant de ne pas nous inquiéter, le Christ ne cherche pas à nous déresponsabiliser. Il n'encourage pas à la paresse, au laisser-aller, mais il s'oppose à la tension intérieure que provoquent nos soucis et nos obsessions. Autrement dit, il nous invite à « lâcher-prise », à ne pas nous cramponner, à nous détendre en lui faisant confiance. On peut parler d'une libération. C'est exactement ce que cherche à produire la simplicité.

2.3. *La simplicité, une forme de don de soi pour un bonheur différent*

En nous dépréoccupant, en nous exerçant à la simplicité, on accède à une certaine **indifférence** face à ce que les hommes poursuivent si avidement et qui les accapare : luxe de confort, surabondance, richesses (on parle aujourd'hui aussi de *maximisation du profit*) ; mais aussi ce qui va avec tout cela : honneurs, gloire, pouvoir.

Toutes ces choses, les hommes les obtiennent le plus souvent au détriment de leurs prochains, en cherchant leurs propres intérêts. Une attitude qui est tout le contraire du don de soi auquel nous convie l'Écriture. Une attitude qui est à l'opposé de celle du Christ, lui qui nous a offert sa vie. Or, celui qui prétend demeurer en Christ, nous dit l'apôtre Jean, « *doit marcher aussi comme lui-même a marché* » (1Jn 2:6). Dès lors, il est de notre responsabilité, en tant que chrétiens, de chercher de tout notre être **une manière de vivre** propre à nous attacher à Dieu, une manière de vivre qui entre un peu plus dans les traces de Jésus-Christ. Et si nous constatons qu'il en existe une, il est de notre devoir de l'adopter, combien même il nous en coûterait, combien même nos habitudes en pâtiraient.

Comme nous l'avons déjà dit, apprendre à renoncer et à se contenter permet de « faire de la place » pour Dieu dans sa vie, avec cette perspective réjouissante que plus la place y est grande pour Dieu et plus Dieu y manifester sa présence. Ainsi, loin de toute idée de frustration, une vie de foi vécue dans la simplicité apporte avant tout du **discernement** à celui qui s'y adonne. Elle lui fait découvrir l'essentiel de sa vie, en vue de son épanouissement.

Dans un premier temps, il n'est jamais très agréable de s'imposer des renoncements, de se dire « non ». Et pourtant, la simplicité nous ouvre au bonheur. Mais à un autre type de bonheur, plus profond celui-là, plus serein, plus stable, que celui procuré par la soumission systématique à nos désirs. Parce qu'une vie simple libère l'esprit, elle dégage ainsi de la disponibilité intérieure pour découvrir Dieu au plus profond de nous-mêmes. Or, vivre avec Dieu plus intensément change notre regard sur les autres et sur nous-mêmes. On n'accorde plus la même valeur aux mêmes choses. La

vie prend une dimension nouvelle, à la fois plus riche et plus apaisante. En résumé, il faut bien comprendre que dans un contexte de consécration à Dieu, renoncer ne veut pas dire *rejeter* le plaisir, mais plutôt *changer* de plaisir.

3) Tu aimeras ton prochain

Vivre dans la simplicité libère donc l'esprit et nous rend plus disponible devant Dieu. *C'est le pôle « spirituel »*. Mais la simplicité a un autre avantage : elle génère des ressources. En vivant simplement, en diminuant son niveau de confort, on réduit ses dépenses personnelles, et donc on a davantage à disposition. Davantage de quoi ?

- Ce peut être davantage de biens, parce qu'on n'utilise plus tout ce qu'on possède ;
- Ce peut être davantage d'argent, parce qu'on dépense moins ;
- Ce peut être davantage de temps, parce qu'on n'est plus obligé de travailler autant.

Mais que ce soit par des biens, de l'argent ou du temps, cela nous donne l'occasion de venir en aide à notre prochain. *C'est le pôle « social »*.

Car il est bien évident que dans une perspective chrétienne, c'est l'amour qui doit conduire nos actes : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. La simplicité donne de l'espace à l'amour, elle permet à l'amour de s'exprimer. Et c'est parce que la simplicité évangélique a comme fondement l'amour qu'elle peut générer une vie spirituelle plus intense, et en même temps devenir un vecteur de justice sociale ; parce que notre surplus peut venir en aide à ceux qui manquent du nécessaire. C'est le principe biblique que nous trouvons en 2 Co 8. Ce texte nous dit ceci :

Il n'est pas question de vous réduire vous-mêmes à l'extrémité pour que d'autres soient soulagés, il s'agit simplement de suivre le principe de l'égalité. Dans la circonstance présente, par votre superflu, vous pouvez venir en aide à ceux qui sont dans le besoin. Aussi, par leur superflu, ils pourront un jour subvenir à vos besoins. Ainsi s'établit l'égalité, suivant cette parole de l'Écriture : Celui qui avait beaucoup n'avait rien de trop, et celui qui avait peu ne manquait de rien. (13-15).

En écho à ce texte biblique, les pères de l'Église ont insisté sur cette règle d'égalité. Les pères de l'Église, ce sont ces écrivains chrétiens des premiers siècles dont l'Église a reconnu une autorité doctrinale particulière. Jean Chrisostome, Basile de Césarée, Ambroise, saint Augustin – pour ne citer que ceux-là – s'accordaient pour dire que « tout ce que l'on a en plus appartient à celui qui en a besoin, et que donc, il est obligatoire de donner le superflu². »

Sur ce sujet, les prédications les plus enflammées appartiennent probablement à Basile de Césarée. Il faut dire que Basile savait de quoi il parlait. C'était un homme très riche, issu d'une famille illustre. Mais lors d'une terrible famine, il a vendu ses biens pour nourrir la population pauvre et désespérée de Césarée. Je me permets de le citer une nouvelle fois. Voici ce qu'il prêchait à ce qu'il appelait « les mauvais riches » :

... Si chacun, après avoir pris sur ses richesses de quoi satisfaire ses besoins personnels, abandonnait son superflu à celui qui manque du nécessaire, il n'y aurait ni riche ni pauvre. [...] Quel est l'homme injustement avide ? N'est-ce point celui qui n'est pas satisfait lorsqu'il a suffisamment ? [...] On appelle brigand celui qui dépouille les voyageurs habillés, mais celui qui ne revêt pas l'indigent nu, mérite-t-il un autre nom ? Le pain que vous enfermez est à celui qui a faim ; l'habit que vous tenez dans vos coffres est à celui qui

² Javier QUEREJAZU, « L'usage et l'abus de biens matériels dans la pensée de saint Jean Chrysostome », *Connaissance des Pères de l'Église*, n°70, Richesse et pauvreté, éditions Nouvelle Cité, juin 1998, p. 38.

est nu ; la chaussure qui se gâte chez vous, est à celui qui n'en a pas ; l'or que vous enfermez est à celui qui est dans le besoin. Aussi vous faites tort à tous ceux dont vous pourriez soulager l'indigence. [...] Que ne puis-je donc vous mettre sous les yeux toute la misère du pauvre, afin que vous sentiez de quels gémissements et de quelles larmes vous composez votre trésor !³

Basile n'y allait pas par quatre chemins, n'est-ce pas ? Mais ce qu'il disait il y a 1600 ans ne peut que nous interpeller aujourd'hui. Aujourd'hui où l'on constate que le fossé entre riches et pauvres ne cesse de s'élargir. On est arrivé au point que 80% de la richesse mondiale est détenue par 15% d'individus. 2,5 milliards d'hommes et de femmes vivent avec moins de 2 dollars par jour⁴. Notre pays n'est pas épargné. D'après la *Déclaration de Berne*, la pauvreté en Suisse toucherait 10% de la population. Et contrairement à ce qu'on pense, les pauvres ne sont pas toujours des gens sans emploi. 7% des personnes qui travaillent en Suisse seraient ce qu'on appelle des « working poor »⁵. Des besoins, il y en a donc au loin comme à proximité.

Conclusion

En conclusion, il n'est pas évident de garder en équilibre le pôle spirituel et le pôle social, l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Il est facile de ne mettre l'accent que sur le côté purement spirituel de la vie chrétienne, et d'oublier d'être présent au monde. De vivre finalement une spiritualité repliée, égoïste. Inversement, il est possible de se faire happer par le souci du prochain. Pris dans un certain activisme, on peut oublier que Dieu est finalement plus important que notre service pour lui.

La simplicité évangélique a ce grand avantage qu'elle favorise l'équilibre de la vie chrétienne en faisant se rejoindre l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Elle permet à la fois d'enrichir sa vie avec Dieu et de se donner au monde. Elle crée de l'espace dans notre tête, elle allège le fardeau de nos préoccupations, pour mieux prier et contempler Dieu. Mais elle crée aussi de la place dans notre emploi du temps, ou dans notre porte-monnaie, pour rejoindre celui qui est dans le besoin. C'est pourquoi la simplicité est vraiment un art de vivre sa foi, un art qu'il nous faut cultiver absolument.

Je vous remercie de votre attention

Cyrille Court

³ BASILE DE CESAREE, « Discours contre les mauvais riches », traduit par KERMANN, texte reproduit dans J.-M. NICOLE, *Précis d'Histoire de l'Eglise*, Nogent-sur-Marne, Institut Biblique, s. d. , p. 53-54.

⁴ Anne-Marie SACQUET, *Atlas mondial du développement durable*, nouvelle édition, Paris, éditions Autrement, 2002, p. 64-65.

⁵ Jean-Claude HUOT, *Le monde à l'envers*, Lausanne, Déclaration de Berne, p. 7.